DÉCONSTRUIRE LE MYTHE SCOLAIRE :

De nouvelles voies pour les jeunes africains

Rédigé par :

BALIGUINI ANINGUE Igor Espéré Le sage.

Juriste publiciste

Bangui le 2/2/2026

DECONSTRUIRE LE MYTHE SCOLAIRE.

De nouvelles voies pour les jeunes africains

BALIGUINI ANINGUE Le sage Igor Espéré

Bangui.2026

DEDICACE

« A la jeunesse africaine, dont les talents dépassent les cadres étroits de la réussite scolaire traditionnelle »

REMERCIEMENT

L’élaboration de cet ouvrage n’aurait pas été possible sans les contributions, directes ou indirectes, de nombreuses personnes et institutions.

Je tiens tout d’abord à exprimer ma reconnaissance à celles et ceux qui, par leurs échanges, leurs analyses et leurs expériences, ont nourri la réflexion ayant conduit à la rédaction de ce livre. Les discussions avec des enseignants, des chercheurs, des parents et des jeunes ont permis d’ancrer cette réflexion dans les réalités sociales et éducatives du contexte centrafricain.

Je remercie également l’ensemble des personnes qui ont pris le temps de lire certaines parties du manuscrit comme Dimitri BALIGUINI, Cyril NDEPETE et mon père joseph BALIGUINI, d’en formuler des observations et d’enrichir le contenu par leurs critiques constructives. Leurs remarques ont contribué à renforcer la rigueur et la clarté de l’analyse.

Ma gratitude s’adresse enfin à tous les jeunes africains dont les parcours, souvent invisibilisés, constituent la véritable source d’inspiration de cet ouvrage. Leurs expériences de réussite en dehors des cadres scolaires traditionnels ont donné sens à cette réflexion et rappelé la nécessité de repenser les modèles dominants de la réussite sociale.

À toutes celles et à tous ceux qui œuvrent, au quotidien, pour une éducation plus inclusive et mieux adaptée aux réalités africaines, je souhaite exprimer mes sincères remerciements.

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AEF : Afrique Équatoriale Française

BAC : Baccalauréat

BEPC : Brevet d'Études du Premier Cycle

CAP : Certificat d'Aptitude Professionnelle

FAO : Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture

OIT : Organisation Internationale du Travail

ONG : Organisation Non Gouvernementale

ONU : Organisation des Nations Unies

PNUD : Programme des Nations Unies pour le Développement

RCA : République Centrafricaine

UNESCO : Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

UNICEF : Fonds des Nations Unies pour l'Enfance

SOMMAIRE

DEDICACE……...2

REMERCIEMENTS…….3

LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS…….4

SOMMAIRE……..5

AVANT PROPOS…….6

INTRODUCTON……..6

PARTIE I ORIGINES ET CONSTRUCTION DU MYTHE SCOLAIRE…….9

Chapitre 1 La naissance de l'école coloniale en Afrique……9

Chapitre 2 L'intériorisation du mythe dans les sociétés africaines……...11

PARTIE II LIMITES DU MODÈLE SCOLAIRE TRADITIONNEL EN AFRIQUE….14

Chapitre 3 Le décalage entre école et réalité économique……14

Chapitre 4 Les talents ignorés par le système scolaire……..16

Chapitre 5 Les impacts psychologiques du mythe scolaire……..19

PARTIE III RÉINVENTER LA RÉUSSITE EN AFRIQUE……...22

Chapitre 6 Revaloriser les autres voies de réussite……...22

Chapitre 7 Défendre les valeurs et savoirs africains…….24

Chapitre 8 Vers une vision équilibrée de la réussite…….....25

CONCLUSION……...28

BIBLIOGRAPHIE……...29

TABLE DES MATIERES……...30

AVANT-PROPOS

Dans de nombreuses sociétés africaines, l'école occupe une place centrale dans la définition de la réussite sociale. Le parcours scolaire est largement perçu comme le principal, voire l'unique, moyen d'accéder à la reconnaissance, à la stabilité économique et à la dignité sociale. Cette représentation, profondément ancrée dans les mentalités, influence les choix éducatifs des familles et structure les aspirations de la jeunesse.

Toutefois, l'évolution des contextes économiques et sociaux met de plus en plus en évidence les limites de ce modèle. La montée du chômage des diplômés, la saturation des emplois publics et la marginalisation persistante des filières techniques, professionnelles et artisanales révèlent un décalage croissant entre l'école et les réalités du marché du travail. En République centrafricaine, cette situation est particulièrement visible, où de nombreux jeunes diplômés demeurent sans emploi, tandis que d'autres, sans parcours scolaire long, parviennent à une insertion économique effective.

Cet ouvrage se propose d'analyser le mythe scolaire comme une construction historique héritée de la période coloniale et renforcée par les dynamiques postcoloniales. Il s'agit de montrer comment l'école, initialement conçue comme un outil parmi d'autres de formation, est devenue un instrument de hiérarchisation sociale, au point de conditionner la valeur individuelle au niveau de diplôme obtenu.

Déconstruire le mythe scolaire ne signifie pas nier l'importance de l'éducation formelle, mais interroger son caractère exclusif. À travers une analyse contextualisée et des exemples concrets, ce livre plaide pour une conception plus équilibrée de la réussite, fondée sur la reconnaissance de la pluralité des talents, des savoirs et des parcours. Une telle approche apparaît indispensable pour répondre aux défis actuels de l'insertion des jeunes et du développement durable en Afrique.

INTRODUCTION

« Sans diplôme on ne vaut rien. Un mythe qui enveloppe l'esprit des parents africains et qui tue la jeunesse africaine ».

Dans de nombreuses familles africaines, une phrase revient comme un héritage transmis de génération en génération : ***« Si tu ne vas pas loin à l'école, tu vas rater ta vie. »*** Cette conviction, profondément ancrée dans les mentalités, structure encore aujourd'hui l'éducation de millions d'enfants. En République centrafricaine comme ailleurs sur le continent, les parents voient dans l'école la clé d'une ascension sociale longtemps refusée à leurs propres parents. Il faut reconnaître que l'instruction demeure essentielle : elle ouvre l'esprit, donne accès à des compétences fondamentales et permet de comprendre le monde moderne. Sans école, il serait difficile d'apprendre à lire, écrire, analyser, communiquer ou utiliser les technologies qui rythment le quotidien contemporain. Mais ce livre ne cherche pas à nier l'importance de l'éducation ; il s'agit plutôt de questionner un mythe devenu presque sacré : la croyance que seule l'école, et uniquement l'école, peut garantir la réussite.

Le mythe scolaire : désigne la croyance largement répandue selon laquelle la réussite sociale, la valeur individuelle et la dignité humaine dépendent exclusivement de la réussite dans le système scolaire formel et de l'obtention de diplômes, au détriment des autres formes de savoirs, de compétences et de réussite, notamment pratiques, culturelles et entrepreneuriales.

Ce mythe trouve ses racines dans l'histoire coloniale. L'école introduite par les puissances européennes en Afrique n'était pas conçue pour valoriser les savoirs locaux, mais pour former une minorité d'interprètes, de commis, d'auxiliaires administratifs au service du pouvoir colonial. Des chercheurs comme **Frederick Cooper**[1] ou **Valentin Mudimbe**[2] montrent comment la colonisation a imposé une hiérarchie du savoir où le diplôme occidental valait plus que les connaissances africaines. En Centrafrique, l'école coloniale formait principalement des clercs, des secrétaires et des ***« évolués »***, tandis que la majorité de la population, pourtant riche de compétences agricoles, artisanales ou commerciales, était considérée comme ***« non instruite »***. Cette logique a survécu aux indépendances : il fallait ***« réussir à l'école »*** pour accéder à la fonction publique, prestige ultime dans les

[1] Afri ca Since 1940, 2002
[2] The Invention of Africa, 1988

années 1970–1990. Beaucoup de parents restés marqués par cette période continuent d'enseigner à leurs enfants que ***« sans diplôme, tu ne vaux rien »***.

Pourtant, la réalité contemporaine dévoile une autre vérité. En Centrafrique, comme dans de nombreux pays africains, le chômage des diplômés augmente alors même que des milliers de jeunes sans haut niveau scolaire réussissent dans l'agriculture moderne, le petit commerce, l'artisanat, les métiers techniques ou l'entrepreneuriat numérique. À Bangui, des jeunes mécaniciens, menuisiers, tailleurs, chauffeurs ou techniciens en téléphonie gagnent parfois mieux leur vie que des licenciés qui cherchent un emploi depuis des années. De nombreux pays ont déjà compris cela : en Allemagne ou en Suisse, les filières techniques et professionnelles sont autant valorisées que les études universitaires ; aux États-Unis, une grande partie des entrepreneurs n'a pas suivi un long cursus académique **(Jeff bezos)** ; en Asie, la réussite passe aussi par la créativité et l'innovation, pas uniquement par les diplômes.

Alors comment aider la jeunesse africaine, à s'émanciper de la croyance selon laquelle « sans études, la vie est déjà perdue », afin de valoriser ses talents, diversifier les parcours de réussite et redonner du prestige aux savoirs africains marginalisés ?

Ce livre invite donc à déconstruire le mythe scolaire, non pas pour diminuer la valeur de l'école, mais pour redonner une place aux autres formes de réussite trop souvent ignorées en Afrique. Il s'agit de montrer qu'on peut être intelligent, utile, talentueux et prospère sans nécessairement suivre le schéma traditionnel ***« primaire – collège – lycée – université »***. Il s'agit également de valoriser les savoirs africains, longtemps dépréciés par l'école coloniale : l'art, l'agriculture, la technique, l'artisanat, le commerce local, les métiers culturels et numériques. En défendant ces voies, nous défendons aussi nos valeurs, notre identité et les aspirations réelles de notre jeunesse.

Donc nous allons analyser les origines de cette croyance profondément enracinée, ses limites dans le contexte centrafricain contemporain, et nous proposerons des pistes réalistes pour libérer les jeunes Africains de la peur de ***« ne pas être assez »*** parce qu'ils n'ont pas suivi le parcours scolaire classique. Réussir, ce n'est pas seulement avoir un diplôme : c'est avant tout trouver sa place, exprimer son talent, et contribuer à son pays avec dignité et confiance.

PARTIE I ORIGINES ET CONSTRUCTION DU MYTHE SCOLAIRE

Chapitre 1 – La naissance de l'école coloniale en Afrique

1.1 Les objectifs initiaux de l'école coloniale

L'école introduite en Afrique par les puissances coloniales n'avait pas pour objectif premier l'émancipation intellectuelle des populations africaines. Elle répondait avant tout à des besoins administratifs et politiques précis : former une main-d'œuvre locale capable d'exécuter les ordres de l'administration coloniale. Il s'agissait essentiellement de former des interprètes, des secrétaires, des commis, des instituteurs auxiliaires et quelques agents subalternes, suffisamment instruits pour servir le système colonial mais pas assez pour le remettre en question[3].

Cette école était donc sélective, hiérarchisée et volontairement limitée. Elle ne visait pas à former des ingénieurs, des penseurs critiques ou des entrepreneurs africains autonomes. Comme l'explique Cheikh Anta Diop, l'enseignement colonial était conçu pour produire des ***« intermédiaires culturels »*** entre les colons et les populations locales, et non des citoyens libres capables de penser leur propre développement[4].

En Afrique équatoriale française, dont faisait partie l'actuelle République centrafricaine, l'accès à l'école était extrêmement restreint. Très peu d'écoles existaient avant les années 1950, et la majorité de la population était exclue de toute instruction formelle. L'école était donc dès le départ associé au pouvoir, à l'autorité et au privilège, ce qui explique en partie pourquoi elle a été sacralisée après les indépendances.

1.2 L'effacement volontaire des savoirs africains

L'un des effets les plus profonds de l'école coloniale a été la dévalorisation systématique des savoirs africains. Les connaissances traditionnelles, agriculture,

[3] Cooper, *« Africa Since »* 1940, 2002
[4] Diop, *« Civilisation ou barbarie »*, 1981

médecine traditionnelle, artisanat, organisation sociale, transmission orale ont été considérées comme archaïques, non scientifiques et inutiles au progrès[5].

À l'école, l'enfant africain apprenait l'histoire de l'Europe, la géographie de la France, la littérature occidentale, mais ignorait tout de son propre environnement culturel. Les langues africaines étaient interdites ou punies dans les écoles, renforçant l'idée que ce qui est africain est inférieur, tandis que ce qui est européen est supérieur[6].

En Centrafrique, cette logique a profondément marqué les mentalités. Un jeune qui maîtrisait les techniques agricoles locales, la chasse, la pêche ou l'artisanat n'était pas considéré comme ***« intelligent »*** s'il ne parlait pas correctement le français ou s'il ne possédait pas de diplôme. Ce mépris institutionnalisé des savoirs locaux a contribué à briser la continuité entre les générations et à créer une dépendance intellectuelle durable vis-à-vis du modèle occidental.

1.3 Le cas centrafricain avant et après 1960

Avant l'indépendance de 1960, l'accès à l'école en Centrafrique était extrêmement limité. Selon les archives coloniales, moins de 10 % des enfants centrafricains étaient scolarisés à la veille de l'indépendance. L'école concernait donc une minorité, souvent destinée à servir l'administration coloniale.

Après l'indépendance, l'État centrafricain a hérité de ce système éducatif sans le transformer en profondeur. Le modèle est resté largement théorique, centré sur la formation de fonctionnaires, alors que l'économie du pays reposait essentiellement sur l'agriculture, l'artisanat et le commerce local. Dans les années 1970–1990, obtenir un diplôme signifiait presque automatiquement espérer un poste dans la fonction publique, perçue comme le sommet de la réussite sociale.

Cette situation a renforcé l'idée que l'école est le seul chemin valable vers une vie digne. Les parents centrafricains, souvent privés eux-mêmes d'éducation, ont vu dans l'école une revanche sociale. Ils ont transmis à leurs enfants une pression intense : réussir à l'école n'était plus un choix, mais une obligation morale et sociale.

[5] Mudimbe, *« The Invention of Africa »*, 1988
[6] UNESCO, *« Education in Africa »*, 2010

1.4 L'école comme outil de domination culturelle

Au-delà de la formation professionnelle limitée, l'école coloniale a servi d'outil de domination culturelle. Elle a imposé une vision du monde où l'Europe représentait la norme universelle du progrès, tandis que l'Afrique était présentée comme un continent en retard, devant rattraper son ***« sous-développement »***[7].

Cette domination symbolique a eu des effets psychologiques durables. Comme l'explique Frantz Fanon, le colonisé finit par intérioriser l'idée de son infériorité et chercher à se conformer au modèle du colonisateur pour être reconnu. En Afrique, cela s'est traduit par une obsession du diplôme, perçu comme un certificat de valeur humaine.

En Centrafrique, cette logique est encore visible aujourd'hui : un jeune sans diplôme est souvent considéré comme ***« perdu »***, même s'il possède des compétences pratiques solides. L'école, au lieu d'être un outil parmi d'autres de formation, est devenue un instrument de classement social, héritage direct de la structure coloniale du savoir.

Chapitre 2 – L'intériorisation du mythe dans les sociétés africaines

2.1 L'école comme promesse de mobilité sociale

Après les indépendances africaines, l'école est rapidement apparue comme le principal instrument de promotion sociale. Dans des sociétés marquées par la pauvreté, les inégalités et l'absence d'industries développées, le diplôme représentait un passeport vers une vie meilleure. Être scolarisé signifiait accéder à un emploi salarié, stable, souvent dans la fonction publique, avec un statut respecté[8].

Dans de nombreux pays africains, l'État est longtemps resté le principal employeur. Ainsi, devenir enseignant, infirmier, administrateur ou agent de l'État était perçu comme une réussite incontestable. Cette réalité a renforcé l'idée que l'école n'était pas seulement un outil d'apprentissage, mais une promesse de sortie de la pauvreté. Selon la Banque mondiale, dans les années 1960–1980, le rendement social du diplôme en Afrique était effectivement élevé, ce qui a consolidé cette croyance collective.

[7] Fanon, *« Les damnés de la terre »*, 1961
[8] UNESCO, *« Education and Social Mobility in Africa »*, 2015

En République centrafricaine, cette perception s'est accentuée dans les années post-indépendance. Les rares diplômés occupaient des postes clés dans l'administration, vivaient mieux que la majorité et devenaient des modèles sociaux. L'école s'est alors imposée comme le seul chemin légitime vers la dignité et la reconnaissance.

2.2 Les parents et la transmission des attentes scolaires

Les parents africains jouent un rôle central dans la reproduction du mythe scolaire. Ayant souvent connu la pauvreté, l'exclusion ou l'humiliation sociale liée à l'analphabétisme, ils ont développé une conviction profonde : ce que je n'ai pas eu, mon enfant doit l'avoir. Cette logique est largement documentée par les sociologues de l'éducation en Afrique[9].

En Centrafrique, de nombreux parents n'ont pas terminé l'école primaire ou n'ont jamais été scolarisés. Pour eux, envoyer un enfant à l'école représente un sacrifice économique et moral. En retour, ils attendent une réussite scolaire conforme au modèle dominant : diplôme, emploi de bureau, respect social. Lorsqu'un enfant échoue ou abandonne l'école, cela est souvent vécu comme un échec familial, voire comme une honte sociale.

Cette pression parentale transforme l'école en obligation absolue. Les talents non académiques : manuels, artistiques, entrepreneuriaux sont rarement encouragés, car ils ne correspondent pas à l'image idéalisée de la réussite héritée de l'époque coloniale.

2.3 Les représentations sociales en Centrafrique

En Centrafrique, certaines figures professionnelles incarnent encore aujourd'hui la réussite sociale : le fonctionnaire, l'enseignant, le cadre administratif. Dans les quartiers populaires de Bangui, dire qu'un enfant ***« travaille à l'État »*** reste une source de fierté majeure pour la famille. À l'inverse, un jeune mécanicien, commerçant ou artisan, même économiquement stable, est souvent perçu comme quelqu'un qui ***« n'a pas réussi à l'école ».***

Ces représentations sont renforcées par le langage quotidien. On félicite l'enfant qui ***« a eu son bac »***, mais on plaint celui qui ***« a arrêté l'école »***. Comme le souligne l'UNICEF,

[9] Bourdieu & Passeron, La reproduction, 1970 ; *« adaptés au contexte africain par Marie-France Lange »*, 2003

ce type de discours contribue à hiérarchiser les individus non pas selon leurs compétences réelles, mais selon leur parcours scolaire.

Cette logique sociale crée une fracture invisible : d'un côté, ceux qui sont ***« instruits »*** ; de l'autre, ceux qui sont considérés comme ***« ratés »***, même lorsqu'ils participent activement à l'économie locale. Le mythe scolaire devient alors un outil de classement social.

2.4 La croyance que "sans diplôme, tu n'es rien"

L'aboutissement de ce processus est la croyance profondément enracinée selon laquelle la valeur d'un individu dépend de son diplôme. Cette idée, héritée de la période coloniale, a été intériorisée au point de devenir une norme culturelle. Frantz Fanon explique que le colonisé finit par adopter les critères de reconnaissance du colonisateur, même après la fin officielle de la colonisation[10].

En Afrique contemporaine, cette croyance produit des effets destructeurs. Des jeunes sans diplôme développent un sentiment d'infériorité, même lorsqu'ils possèdent des compétences utiles. D'autres persistent dans des études longues et peu adaptées au marché de l'emploi, par peur d'être stigmatisés. En Centrafrique, de nombreux diplômés sans emploi préfèrent rester dépendants de leur famille plutôt que de se tourner vers des activités jugées ***« non valorisantes »***. Pourtant, comme le rappellent plusieurs rapports internationaux, la réussite économique et sociale dépend de plus en plus des compétences pratiques, de l'adaptabilité et de l'esprit d'initiative, et non uniquement du diplôme. Maintenir l'idée que **« sans diplôme, tu ne vaux rien »** revient donc à enfermer la jeunesse africaine dans une vision dépassée et limitante de la réussite.

Cette première partie montre que le mythe scolaire n'est pas seulement un héritage historique, mais une construction sociale toujours active, entretenue par les familles, les institutions et les représentations collectives.

[10] Fanon, *« Peau noire, masques blancs »*, 1952

PARTIE II LIMITES DU MODÈLE SCOLAIRE TRADITIONNEL EN AFRIQUE

Chapitre 3 – Le décalage entre l'école et la réalité économique africaine

3.1 Le chômage massif des diplômés africains

L'un des paradoxes les plus visibles dans de nombreux pays africains est l'augmentation du nombre de diplômés face à un marché de l'emploi incapable de les absorber. Depuis les années 2000, les politiques éducatives ont fortement misé sur la massification scolaire, notamment à l'université, sans que cela soit accompagné d'une croissance économique suffisante ni d'une diversification du tissu productif[11].

Selon l'Organisation internationale du Travail, le taux de chômage des jeunes diplômés est souvent plus élevé que celui des jeunes non diplômés en Afrique subsaharienne, car les premiers aspirent à des emplois formels rares, tandis que les seconds s'insèrent plus facilement dans le secteur informel[12]. Ce phénomène remet directement en cause l'idée selon laquelle le diplôme garantit automatiquement un emploi.

En République centrafricaine, cette situation est particulièrement marquée. Chaque année, des centaines de jeunes sortent de l'Université de Bangui avec des licences ou des maîtrises, mais les opportunités d'emploi restent extrêmement limitées. L'État, principal employeur historique, n'a plus la capacité budgétaire de recruter massivement, ce qui plonge de nombreux diplômés dans une attente prolongée, parfois pendant plusieurs années.

3.2 Des filières saturées et peu professionnalisantes

Le décalage entre l'école et l'économie s'explique aussi par la nature des formations proposées. Dans de nombreux pays africains, les universités privilégient des

[11] Banque mondiale, *« Education and Employment in Sub-Saharan Africa »*, 2020)
[12] OIT, *« Global Employment Trends for Youth »*, 2022

filières générales et théoriques telles que le droit, la sociologie, l'histoire, les lettres ou l'administration publique, héritées du modèle universitaire colonial français[13].

Ces filières produisent un grand nombre de diplômés chaque année, sans lien direct avec les besoins réels du marché du travail. Les formations techniques, professionnelles et scientifiques restent sous-développées, peu valorisées et souvent mal équipées. Cette situation crée un déséquilibre structurel : trop de diplômés pour trop peu de postes correspondants.

En Centrafrique, ce phénomène est visible à l'Université de Bangui, où les facultés de droit et de sciences humaines concentrent l'essentiel des effectifs, tandis que les filières techniques et professionnelles manquent de moyens et d'attractivité. Beaucoup d'étudiants choisissent ces filières non par vocation, mais parce qu'elles sont perçues comme plus prestigieuses socialement, même si leurs débouchés sont faibles.

3.3 L'attente prolongée de l'intégration dans la fonction publique

Historiquement, la fonction publique a été considérée comme l'aboutissement naturel du parcours scolaire en Afrique. Ce modèle, hérité de l'administration coloniale, a perduré bien après les indépendances. Obtenir un diplôme signifiait espérer un poste stable, un salaire régulier et un statut social respecté.

Cependant, ce modèle est aujourd'hui en crise. Les États africains, confrontés à des contraintes budgétaires sévères, ne peuvent plus absorber les flux de diplômés. En Centrafrique, les recrutements dans la fonction publique sont rares, irréguliers et souvent suspendus pendant de longues périodes en raison des crises politiques et sécuritaires.

Cette situation crée une génération de jeunes diplômés en attente, parfois appelés ***« diplômés chômeurs »***. Beaucoup refusent de s'orienter vers d'autres activités, agriculture, commerce, artisanat, par peur de perdre le statut symbolique associé à leur diplôme. Cette attente prolongée entraîne frustration, dépendance familiale et perte de confiance, tout en renforçant le mythe scolaire.

[13] UNESCO, « *Higher Education in Africa* », 2017

3.4 Une école qui forme plus à la théorie qu'à la pratique

Un autre facteur clé du décalage entre école et économie réside dans la nature même de l'enseignement. Dans de nombreux systèmes éducatifs africains, l'accent est mis sur l'apprentissage théorique, la mémorisation et la réussite aux examens, au détriment des compétences pratiques et de l'apprentissage par l'expérience.

Les élèves et étudiants sont formés à réussir des épreuves écrites, mais rarement à créer une activité, résoudre des problèmes concrets, gérer un projet ou s'adapter à un environnement économique instable. Cette approche limite leur employabilité et leur capacité à entreprendre.

En Centrafrique, cette situation est accentuée par le manque de stages, de formations en alternance et de liens entre les établissements scolaires et le monde du travail. De nombreux jeunes diplômés déclarent n'avoir jamais effectué de stage pratique avant la fin de leurs études. À l'inverse, des jeunes non diplômés, formés sur le terrain comme apprentis mécaniciens, menuisiers ou commerçants, acquièrent rapidement des compétences directement exploitables.

En évidence, le problème de l'école en Afrique n'est pas l'éducation en elle-même, mais son inadéquation avec les réalités économiques et sociales. En promettant une réussite qu'elle ne peut plus garantir, l'école renforce les frustrations et entretient une illusion collective. Le chapitre suivant s'intéressera aux talents et formes d'intelligence ignorés par le système scolaire, pourtant essentiels au développement africain.

Chapitre 4 Les talents ignorés par le système scolaire

4.1 L'intelligence pratique et créative

Le système scolaire africain, hérité du modèle colonial, valorise principalement l'intelligence académique : mémoriser, réciter, réussir aux examens, obtenir des diplômes. Pourtant, cette forme d'intelligence ne représente qu'une partie des capacités humaines. De nombreux jeunes possèdent une intelligence pratique, manuelle, créative ou entrepreneuriale qui ne s'exprime pas dans les salles de classe. Le psychologue Howard Gardner parle d'***« intelligences multiples »***, parmi lesquelles l'intelligence

kinesthésique, spatiale, interpersonnelle ou entrepreneuriale, souvent ignorées par l'école classique[14].

En Centrafrique, il est courant de voir des jeunes qui n'ont pas dépassé le collège ou le lycée démontrer une grande capacité à résoudre des problèmes concrets : réparer un moteur sans formation officielle, organiser un petit commerce, gérer une activité génératrice de revenus ou apprendre un métier uniquement par l'observation. Ces compétences sont pourtant essentielles à l'économie réelle, mais elles sont rarement reconnues socialement parce qu'elles ne s'accompagnent pas de diplômes. L'école tend ainsi à qualifier ces jeunes d'***« échecs scolaires »***, alors qu'ils sont souvent des réussites pratiques.

4.2 Exemples centrafricains de réussite hors école

À Bangui, dans les quartiers comme PK5, Boy-Rabe, Combattant ou Gobongo, de nombreux jeunes vivent de métiers appris en dehors de l'école. Les mécaniciens automobiles ou motocyclistes, souvent formés par apprentissage informel, sont indispensables au fonctionnement de la ville. Certains gagnent plus régulièrement leur vie que des diplômés universitaires sans emploi, surtout dans un contexte où le secteur formel est limité. Pourtant, socialement, ils restent peu valorisés parce qu'ils n'ont pas suivi le ***« cursus scolaire normal »***.

Les couturiers, coiffeuses, menuisiers, soudeurs ou réparateurs de téléphones portables constituent un autre exemple frappant. Beaucoup ont abandonné l'école très tôt, parfois à cause de la pauvreté, des conflits armés ou de l'instabilité familiale. Malgré cela, ils ont su développer un savoir-faire recherché. Dans un pays où l'État n'offre pas suffisamment d'emplois, ces métiers assurent une autonomie économique réelle. Selon l'Organisation internationale du Travail, plus de 80 % des emplois en Afrique subsaharienne se trouvent dans le secteur informel, largement occupé par des personnes sans diplôme élevé[15].

Ces réalités montrent que la réussite existe déjà en dehors de l'école, mais qu'elle est invisibilisée par une vision élitiste du succès.

[14] Gardner, *« Frames of Mind »*, 1983

[15] OIT, *« Women and Men in the Informal Economy »*, 2018

4.3 Comparaisons internationales

La marginalisation des parcours non scolaires n'est pas universelle. En Europe, notamment en Allemagne, en Suisse ou en Autriche, les systèmes d'apprentissage et de formation professionnelle sont fortement valorisés. Un jeune peut devenir technicien, électricien, mécanicien ou artisan qualifié sans passer par l'université, tout en bénéficiant d'un fort respect social et d'une stabilité économique.

Aux États-Unis, de nombreux entrepreneurs célèbres n'ont pas suivi un parcours universitaire classique ou ont abandonné leurs études, mais ont réussi grâce à l'innovation, à la créativité et à la prise de risque. Cela montre que le diplôme n'est pas toujours la condition première de la réussite. En Asie également, notamment en Chine ou en Inde, l'essor économique repose largement sur des entrepreneurs autodidactes et des travailleurs qualifiés formés sur le terrain plutôt que dans les universités traditionnelles[16].

Ces exemples internationaux prouvent que d'autres modèles sont possibles et que l'Afrique n'est pas condamnée à ne reconnaître qu'un seul chemin vers le succès.

4.4 Réussir autrement : la diversité des parcours

Réussir ne signifie pas nécessairement porter une cravate, travailler dans un bureau ou être fonctionnaire. En Afrique, et particulièrement en Centrafrique, la réussite peut prendre la forme de l'autonomie économique, de la capacité à subvenir aux besoins de sa famille, de la création d'emplois locaux ou de la transmission d'un savoir-faire. Le problème n'est donc pas l'école en elle-même, mais l'idée qu'elle serait l'unique voie légitime vers la reconnaissance sociale.

Cette croyance a des conséquences lourdes : elle décourage les jeunes qui n'entrent pas dans le moule scolaire, crée un sentiment d'infériorité et pousse certains à attendre indéfiniment un emploi public plutôt que de développer leurs compétences. Pourtant, comme le souligne l'UNESCO, ***« les systèmes éducatifs doivent reconnaître et valoriser les compétences acquises en dehors de l'école formelle »***[17].

Déconstruire le mythe scolaire, c'est donc accepter la diversité des parcours de réussite, reconnaître les talents là où ils se trouvent réellement, et permettre à chaque jeune

[16] Banque mondiale, *« World Development Report »*, 2019
[17] UNESCO, *« Repenser l'éducation »*, 2015

Africain de construire son avenir selon ses capacités, et non selon un modèle imposé depuis l'époque coloniale.

Chapitre 5 – Les impacts psychologiques du mythe scolaire

5.1 La honte liée à l'échec ou à l'abandon scolaire

Dans de nombreuses sociétés africaines, l'échec scolaire n'est pas perçu comme une étape normale de la vie, mais comme une faute, voire une humiliation. Lorsqu'un enfant redouble, échoue à un examen ou abandonne l'école, il est souvent stigmatisé par sa famille, son entourage et même par lui-même. Cette situation est particulièrement visible en République centrafricaine, où le manque de moyens, les grèves répétées, l'insécurité ou la pauvreté forcent de nombreux jeunes à quitter l'école malgré leur volonté. Pourtant, au lieu d'analyser les causes structurelles, la société attribue l'échec à l'individu.

Dans les quartiers de Bangui, il n'est pas rare d'entendre des expressions comme : ***« Il a raté l'école »***, ***« Il n'est pas intelligent »*** ou ***« Il n'a pas d'avenir »***. Ces paroles blessantes créent un sentiment de honte durable chez les jeunes concernés. Des études en psychologie de l'éducation montrent que la stigmatisation scolaire peut entraîner une baisse de l'estime de soi, de l'anxiété et un désengagement social profond. L'école devient ainsi un lieu de sélection sociale plus qu'un espace d'épanouissement.

5.2 Le conflit entre aspirations des enfants et attentes parentales

Le mythe scolaire provoque également un conflit silencieux mais constant entre les aspirations réelles des jeunes et les attentes rigides des parents. Beaucoup de parents africains projettent sur leurs enfants le rêve d'un parcours scolaire idéal qu'eux-mêmes n'ont pas pu accomplir. En Centrafrique, devenir fonctionnaire, enseignant, magistrat ou cadre administratif reste pour beaucoup le symbole ultime de la réussite. Toute autre ambition est souvent considérée comme une perte de temps.

Ainsi, un jeune passionné de mécanique, de musique, d'agriculture ou de commerce peut se voir contraint de poursuivre des études universitaires qui ne correspondent ni à ses talents ni à ses intérêts. Ce décalage crée frustration, démotivation et parfois abandon

total. Selon l'UNICEF, le manque d'adéquation entre les aspirations des jeunes et les attentes familiales est l'un des facteurs majeurs de décrochage scolaire en Afrique subsaharienne[18]. Le mythe scolaire empêche donc un dialogue sain entre parents et enfants autour des talents individuels.

5.3 La perte de confiance et le découragement

Lorsque la réussite est définie exclusivement par le diplôme, ceux qui n'y parviennent pas développent un sentiment d'infériorité durable. En Centrafrique, de nombreux jeunes diplômés du secondaire ou du supérieur restent des années sans emploi, attendant une hypothétique intégration dans la fonction publique. Pendant ce temps, ils refusent parfois de s'engager dans des activités manuelles ou commerciales par peur d'être jugés. Cette attente prolongée engendre découragement, frustration et perte de confiance en soi.

À l'inverse, les jeunes non diplômés mais actifs économiquement peuvent intérioriser un sentiment de réussite ***« incomplète »***, car la société continue de les considérer comme des personnes ayant échoué. Le philosophe Frantz Fanon analysait déjà ce phénomène de dévalorisation psychologique héritée de la colonisation, où l'individu mesure sa valeur à l'aune des normes imposées par l'Occident[19]. Le mythe scolaire agit ainsi comme une prison mentale, empêchant les jeunes de reconnaître leurs propres réussites.

5.4 L'école comme critère de valeur personnelle

L'un des effets les plus graves du mythe scolaire est la réduction de la valeur humaine à la réussite académique. En Afrique, et particulièrement en Centrafrique, la question ***« Tu as quel diplôme ? »*** devient un critère d'évaluation sociale. Le respect, la considération et même la possibilité de se marier ou de s'intégrer socialement dépendent souvent du niveau d'études. Cette logique est dangereuse, car elle nie la dignité et la diversité des talents humains.

Selon l'UNESCO, cette hiérarchisation excessive des parcours scolaires contribue à renforcer les inégalités sociales et à marginaliser les jeunes issus de milieux défavorisés[20].

[18] UNICEF, *« Education and Adolescence »*, 2020
[19] Fanon, *« Peau noire, masques blancs »*, 1952
[20] UNESCO, Global Education Monitoring Report, 2020

En faisant de l'école un juge absolu de la valeur humaine, les sociétés africaines perpétuent inconsciemment un modèle hérité de la colonisation, où seuls ceux qui maîtrisent le savoir occidental sont considérés comme ***« valables »***.

Déconstruire le mythe scolaire, c'est donc aussi guérir une blessure psychologique collective. Il s'agit de rappeler que la valeur d'un individu ne se mesure ni à un diplôme ni à un parcours académique, mais à sa capacité à contribuer à sa communauté, à vivre dignement et à développer ses talents. Tant que cette prise de conscience ne sera pas faite, de nombreux jeunes africains continueront de porter un sentiment d'échec qui ne leur appartient pas réellement.

PARTIE III RÉINVENTER LA RÉUSSITE EN AFRIQUE

Chapitre 6 – Revaloriser les autres voies de réussite

6.1 Donner du prestige aux métiers techniques et artisanaux

Dans de nombreux pays africains, les métiers techniques et artisanaux sont paradoxalement indispensables au fonctionnement quotidien de la société, tout en étant socialement dévalorisés. En République centrafricaine, les électriciens, plombiers, mécaniciens, soudeurs ou menuisiers assurent pourtant des services vitaux dans un contexte où l'État et les entreprises formelles sont peu présents. Malgré cela, ces métiers sont souvent perçus comme des choix par défaut, réservés à ceux qui ont ***« échoué à l'école »***.

À Bangui, par exemple, un mécanicien de motos ou de voitures peut travailler chaque jour, nourrir sa famille et même former des apprentis, alors qu'un diplômé universitaire reste sans emploi pendant plusieurs années. Pourtant, lors des cérémonies familiales ou dans les discours publics, c'est encore le fonctionnaire ou l'enseignant qui incarne la réussite sociale.

6.2 Moderniser et valoriser les métiers agricoles

Pourquoi l'agriculture ?

L'agriculture demeure le principal secteur d'emploi en Afrique, mais elle est souvent associée à la pauvreté et au retard. En Centrafrique, beaucoup de parents refusent que leurs enfants s'engagent dans l'agriculture, car celle-ci est perçue comme un signe d'échec scolaire. Pourtant, l'agriculture moderne, bien organisée et soutenue par des techniques innovantes, peut être une source de richesse et de stabilité.

Dans les zones rurales centrafricaines, des jeunes développent des activités de culture vivrière, d'élevage ou de transformation de produits agricoles, parfois sans avoir achevé leur scolarité. Ces initiatives permettent non seulement de subvenir aux besoins familiaux, mais aussi de réduire la dépendance alimentaire. La FAO souligne que l'avenir économique de l'Afrique passe largement par la valorisation de l'agriculture familiale et

entrepreneuriale, notamment par l'implication des jeunes[21]. En changeant le regard porté sur l'agriculture, on ouvre une voie de réussite adaptée aux réalités africaines.

6.3 Développer les filières professionnelles et numériques

Le développement des technologies numériques offre de nouvelles opportunités aux jeunes africains, même sans parcours scolaire classique. En Centrafrique, malgré les difficultés d'accès à Internet et à l'électricité, de nombreux jeunes s'auto-forment à la réparation de téléphones, à l'infographie, au montage vidéo ou au marketing en ligne. Ces compétences sont souvent acquises en dehors de l'école, grâce à l'apprentissage informel ou à l'entraide communautaire.

Dans d'autres pays africains comme le Rwanda, le Kenya ou le Nigeria, les filières numériques ont permis à des milliers de jeunes de créer des start-ups ou de travailler en freelance sans diplôme universitaire. La Banque mondiale souligne que les compétences numériques représentent un levier majeur d'inclusion économique pour les jeunes africains, à condition de dépasser la vision strictement académique de la formation. Investir dans ces filières, c'est préparer l'Afrique à l'économie de demain.

6.4 Mettre en avant les modèles centrafricains de réussite sans diplômes

L'un des moyens les plus efficaces de déconstruire le mythe scolaire consiste à rendre visibles des modèles de réussite alternatifs. En Centrafrique, de nombreux entrepreneurs locaux, artisans ou commerçants ont bâti leur activité sans diplôme élevé. Certains sont devenus des employeurs, formant à leur tour de jeunes apprentis. Pourtant, ces parcours sont rarement mis en avant dans les médias, les discours politiques ou les programmes éducatifs.

À l'échelle africaine, plusieurs figures publiques incarnent cette réussite hors du cadre scolaire classique, montrant que l'intelligence et le succès ne se limitent pas aux bancs de l'université. Selon le Programme des Nations Unies pour le Développement, la valorisation de modèles diversifiés de réussite contribue à renforcer la confiance des jeunes et à encourager l'innovation locale[22]. En mettant en lumière ces trajectoires, les

[21] FAO, The State of Food and Agriculture, 2017
[22] PNUD, Africa Human Development Report, 2016

sociétés africaines peuvent progressivement transformer leur vision de la réussite et offrir à la jeunesse des horizons plus larges.

Chapitre 7 – Défendre les valeurs et savoirs africains

7.1 Les savoirs indigènes comme ressources économiques

Les savoirs traditionnels africains ne sont pas seulement culturels ; ils représentent également un potentiel économique considérable. En Centrafrique, la transformation du manioc, de l'arachide, du sésame ou du palmier à huile repose sur des connaissances transmises de génération en génération. De même, l'artisanat local (vannerie, sculpture sur bois, tissage) constitue une source de revenus pour de nombreuses familles, même en l'absence de formation scolaire formelle.

À l'échelle africaine, plusieurs pays ont su valoriser ces savoirs indigènes en les intégrant dans des circuits économiques modernes, notamment dans le tourisme, l'art ou l'agro-transformation. L'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture souligne que les savoirs locaux jouent un rôle clé dans la résilience économique et alimentaire des communautés africaines[23]. En négligeant ces compétences, le système scolaire africain contribue à l'effacement de ressources pourtant essentielles au développement.

7.2 L'importance de l'autonomie et du *« faire par soi-même »*

L'une des valeurs fondamentales des sociétés africaines traditionnelles est l'autonomie. Savoir produire sa nourriture, construire son habitat, réparer ses outils ou créer une activité économique était considéré comme un signe de maturité et de responsabilité. Aujourd'hui encore, en Centrafrique, de nombreux jeunes survivent et s'épanouissent grâce à cette capacité à ***« se débrouiller »***, souvent en dehors de toute structure scolaire formelle.

Cependant, le mythe scolaire tend à dévaloriser cette autonomie au profit de la dépendance à l'emploi salarié, souvent public. Beaucoup de jeunes diplômés attendent un poste administratif au lieu de créer une activité, tandis que ceux qui entreprennent sans

[23] FAO, Indigenous Peoples' Food Systems, 2021

diplôme sont perçus comme moins légitimes. Le philosophe Frantz Fanon analysait déjà cette dépendance psychologique comme une conséquence directe de la colonisation, qui a dévalorisé l'initiative locale au profit de la validation occidentale[24]. Revaloriser le ***« faire par soi-même »***, c'est restaurer une valeur africaine centrale.

7.3 Réconcilier identité africaine et modernité

Défendre les valeurs africaines ne signifie pas rejeter la modernité ou l'école, mais repenser leur articulation. L'enjeu n'est pas de retourner au passé, mais de construire un modèle de développement qui intègre à la fois les savoirs traditionnels et les outils modernes. En Centrafrique, cela pourrait passer par des formations hybrides associant apprentissage traditionnel et techniques contemporaines, notamment dans l'agriculture, l'artisanat et le numérique.

Dans d'autres pays africains, comme le Ghana ou le Sénégal, certaines initiatives éducatives cherchent déjà à intégrer les langues locales, les savoirs communautaires et l'entrepreneuriat dans les programmes de formation.

Chapitre 8 – Vers une vision équilibrée de la réussite

8.1 Reconnaître l'importance réelle de l'école

L'école joue un rôle fondamental dans toutes les sociétés modernes. Elle permet l'acquisition de compétences de base indispensables : lire, écrire, compter, analyser, communiquer et comprendre le monde. En Afrique, et particulièrement en République centrafricaine, l'école a aussi contribué à former des cadres, des enseignants, des médecins et des administrateurs qui ont soutenu la construction de l'État après les indépendances. Il serait donc erroné de rejeter l'école ou de la considérer comme inutile. Dans de nombreux pays, l'école reste un outil puissant d'émancipation sociale, notamment pour les filles et les populations défavorisées. Des études montrent que l'accès à l'éducation de base améliore la santé, la participation citoyenne et la stabilité économique des sociétés. Cependant, reconnaître l'importance de l'école ne signifie pas

[24] Fanon, *« Les damnés de la terre »*, 1961

lui attribuer un rôle exclusif dans la définition de la réussite. L'erreur commence lorsque le diplôme devient une fin en soi, détachée des réalités économiques et sociales.

8.2 Admettre que l'école n'est qu'une voie parmi d'autres

À travers le monde, de nombreuses sociétés ont compris que la réussite peut emprunter des chemins variés. En Finlande, par exemple, le système éducatif valorise autant les compétences pratiques que théoriques, et les parcours professionnels sont conçus comme complémentaires aux études universitaires. En Allemagne et en Autriche, le système dual permet aux jeunes de combiner apprentissage en entreprise et formation théorique, offrant une insertion professionnelle rapide sans passer par l'université.

En Asie, notamment en Corée du Sud et au Japon, si l'école reste très importante, la réussite sociale repose aussi sur l'apprentissage en entreprise, la discipline professionnelle et l'innovation technologique. En Inde, des millions de jeunes travaillent et entreprennent dans l'économie numérique sans diplôme universitaire, grâce à des compétences acquises de manière informelle. Ces exemples démontrent que la diversité des parcours est une richesse, et non une faiblesse.

8.3 Conseils pratiques pour les parents africains

Pour sortir du mythe scolaire, les parents africains doivent adopter une vision plus ouverte de la réussite. Cela commence par l'observation attentive des talents naturels de leurs enfants : certains sont plus à l'aise avec les livres, d'autres avec les outils, la créativité, la parole ou le commerce. En République centrafricaine, un jeune passionné de mécanique ou d'agriculture peut être encouragé à se former dans ces domaines plutôt que d'être forcé à suivre un parcours universitaire inadapté.

Il est également essentiel de valoriser les efforts et les compétences, et non uniquement les résultats scolaires. Selon l'UNICEF, les approches éducatives centrées sur les talents individuels renforcent la confiance des jeunes et réduisent le décrochage scolaire[25]. Enfin, les parents doivent accepter que la réussite ne soit pas uniforme et que chaque enfant avance à son rythme, selon ses capacités et son environnement.

[25] UNICEF, Life Skills Education, 2019

8.4 La libération psychologique de la jeunesse africaine

La construction d'une vision équilibrée de la réussite passe avant tout par une libération psychologique. Tant que les jeunes africains continueront de croire que leur valeur dépend uniquement d'un diplôme, ils resteront prisonniers d'un modèle hérité de la colonisation. Cette libération implique de reconnaître la dignité de tous les parcours et de rompre avec la hiérarchie artificielle des savoirs.

Dans des régions du monde comme l'Amérique latine, des mouvements éducatifs ont cherché à revaloriser les savoirs communautaires et les initiatives locales pour lutter contre l'exclusion sociale. Le pédagogue Paulo Freire insistait sur l'importance d'une éducation qui libère plutôt qu'une éducation qui reproduit les inégalités[26]. En s'inspirant de ces expériences, l'Afrique peut construire un modèle de réussite fondé sur la confiance, la créativité et l'autonomie.

Ainsi, une vision équilibrée de la réussite reconnaît la valeur de l'école sans en faire un dogme, valorise les compétences pratiques et créatives, et permet à chaque jeune Africain de choisir sa voie sans honte ni culpabilité. C'est à cette condition que la jeunesse africaine pourra pleinement contribuer au développement de son continent, en restant fidèle à ses valeurs et ouverte au monde.

[26] Freire, *« Pédagogie des opprimés »,* 1970

CONCLUSION

En dépit, ce livre a montré que la croyance selon laquelle ***« sans diplôme, on ne vaut rien »*** n'est ni naturelle ni universelle, mais le produit d'une histoire particulière marquée par la colonisation, la domination culturelle et la reproduction sociale des élites. L'école africaine, héritée du modèle colonial, a longtemps servi à former une minorité destinée à l'administration plutôt qu'à valoriser les talents réels des populations. Avec le temps, cette école est devenue un critère de classement social, faisant du diplôme non plus un outil d'apprentissage, mais une mesure de la valeur humaine[27].

L'analyse du contexte contemporain, notamment en République centrafricaine, révèle pourtant les limites profondes de ce modèle. Le chômage massif des diplômés, l'inadéquation entre les formations et les réalités économiques, ainsi que la saturation de la fonction publique démontrent que l'école ne garantit plus automatiquement la réussite sociale. Pendant ce temps, des milliers de jeunes réussissent hors du cadre scolaire classique, dans l'agriculture, l'artisanat, le commerce, les métiers techniques et le numérique, tout en restant socialement dévalorisés ***(UNESCO)***.

Au-delà des conséquences économiques, le mythe scolaire produit des dégâts psychologiques considérables : honte de l'échec, perte de confiance, frustration, sentiment d'infériorité et dépendance sociale. En réduisant la réussite au diplôme, les sociétés africaines enferment leur jeunesse dans une vision étroite et culpabilisante de l'avenir, héritée d'un passé colonial non déconstruit. Cette prison mentale empêche l'émergence d'initiatives locales, l'expression des talents et la reconnaissance de la diversité des formes d'intelligence.

Face à ce constat, ce livre appelle à une rupture claire et courageuse. Il ne s'agit pas de rejeter l'école, mais de la remettre à sa juste place : une voie parmi d'autres, et non une religion sociale. Les perspectives proposées reposent sur la revalorisation des métiers techniques et agricoles, le développement des filières professionnelles et numériques, la reconnaissance des savoirs africains, et surtout un changement profond des mentalités parentales et institutionnelles ***(FAO ; PNUD ; UNESCO)***. Libérer la jeunesse africaine du mythe scolaire, c'est lui permettre de croire en ses capacités, de choisir sa voie sans honte, et de contribuer au développement du continent avec dignité, créativité et confiance.

[27]Fanon ; Diop ; Mudimbe

REVUE DE LA LITTÉRATURE

I. Ouvrages généraux sur l'éducation, la colonisation et les savoirs en Afrique

Bourdieu, Pierre : La reproduction. *« Éléments pour une théorie du système d'enseignement »*. Paris, Éditions de Minuit, 1970. (Consulté le 2 octobre 2025 à 22h40)

Cooper, Frederick : Africa since 1940: *« The Past of the Present »*. Cambridge University Press, 2002. (Consulté le 12 octobre 2025 à 00h22)

Durkheim, Émile : Éducation et sociologie. Paris, PUF, 1922. (Consulté le 15 octobre 2025 à 09h10)

II. Ouvrages spécifiques sur l'école coloniale et le mythe du savoir occidental

Diop, Cheikh Anta : *« Civilisation ou barbarie »*. Paris, Présence Africaine, 1981.

Fanon, Frantz : *« Peau noire, masques blancs »*. Paris, Seuil, 1952. (Consulté le 7 novembre 2025 à 11h55)

Fanon, Frantz *« Les damnés de la terre »*. Paris, Maspero, 1961. (Consulté le 26 novembre 2025 à 09h47)

Mudimbe, Valentin-Yves *« The Invention of Africa »*. Bloomington, Indiana University Press, 1988.

III. Travaux sur les compétences, intelligences multiples et réussite hors école

Gardner, Howard : Frames of Mind: The Theory of Multiple Intelligences. New York, Basic Books, 1983. (Consulté le 4 décembre à 12h03)

Schultz, Theodore W : Investing in People. University of California Press, 1981. (Consulté le 15 décembre 2025 à 22h44)

IV. Rapports institutionnels et recherches sur l'Afrique

Banque mondiale : World Development Report: Learning to Realize Education's Promise, 2018. (Consulté le 12 décembre 2025 à 10h56)

Organisation internationale du Travail (OIT) : Global Employment Trends for Youth. (Consulté le 15 janvier 2026 à 09h00)

UNESCO : Global Education Monitoring Report. (Consulté le 15 janvier 2026 à 10h23)

PNUD FAO : Human Development Report. (Consulté le 22 décembre 2025 à 09h33)

TABLE DES MATIERES

DEDICACE……...2
REMERCIEMENTS…….3
LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS…….4
SOMMAIRE……..5
AVANT PROPOS…….6
INTRODUCTON……..7
PARTIE I ORIGINES ET CONSTRUCTION DU MYTHE SCOLAIRE…….9
Chapitre 1 La naissance de l'école coloniale en Afrique……9
1.1 Les objectifs initiaux de l'école coloniale……9
1.2 L'effacement volontaire des savoirs africains……..9
1.3 Le cas centrafricain avant et après ……10
1.4 L'école comme outil de domination culturelle……..11
Chapitre 2 L'intériorisation du mythe dans les sociétés africaines……..11
2.1 L'école comme promesse de mobilité sociale……11
2.2 Les parents et la transmission des attentes scolaires……...12
2.3 Les représentations sociales en Centrafrique……..……12
2.4 La croyance que « sans diplôme, tu n'es rien »……...13
PARTIE II LIMITES DU MODÈLE SCOLAIRE TRADITIONNEL EN AFRIQUE….14
Chapitre 3 Le décalage entre école et réalité économique……14
3.1 Le chômage massif des diplômés africains…….14
3.2 Des filières saturées et peu professionnalisantes……14
3.3 L'attente prolongée d'intégration dans la fonction publique.……15
3.4 Une école qui forme plus à la théorie qu'à la pratique……15
Chapitre 4 Les talents ignorés par le système scolaire…….16
4.1 L'intelligence pratique et créative……..16
4.2 Exemples centrafricains de réussite hors école……..……17
4.3 Comparaisons internationales……...…….17
4.4 Réussir autrement : la diversité des parcours……..18
Chapitre 5 Les impacts psychologiques du mythe scolaire……..19
5.1 La honte liée à l'échec ou à l'abandon scolaire……..19
5.2 Le conflit entre aspirations des enfants et attentes parentales…….19
5.3 La perte de confiance et le découragement…….20

5.4 L’école comme critère de valeur personnelle…….20
PARTIE III RÉINVENTER LA RÉUSSITE EN AFRIQUE……..22
Chapitre 6 Revaloriser les autres voies de réussite……..22
6.1 Donner du prestige aux métiers techniques et artisanaux……..22
6.2 Moderniser et valoriser les métiers agricoles……..22
6.3 Développer les filières professionnelles et numériques…….23
6.4 Mettre en avant les modèles centrafricains de réussite sans diplômes……23
Chapitre 7 Défendre les valeurs et savoirs africains…….24
7.1 Les savoirs indigènes comme ressources économiques…….24
7.2 L’importance de l’autonomie et du “faire par soi-même”……24
7.3 Réconcilier identité africaine et modernité……25
Chapitre 8 Vers une vision équilibrée de la réussite……25
8.1 Reconnaître l’importance réelle de l’école…….25
8.2 Admettre que l’école n’est qu’une voie parmi d’autres…….26
8.3 Conseils pratiques pour les parents africains……..26
8.4 La libération psychologique de la jeunesse africaine……..27
CONCLUSION……...28
REVUE DE LA LITTERATURE……29
TABLE DES MATIERE……..30

DÉCONSTRUIRE LE MYTHE SCOLAIRE :

de nouvelles voies pour les jeunes africains

Ce livre traduit la réalité des sociétés africaines.
Le mythe scolaire doit être déconstruit, si
on veut aboutir à un développement durable et avoir
une jeunesse autonome.

BALIGUINI ANINGUE Igor Espéré Le sage est un jeune juriste,
licencié en droit public.
Ce livre est sa première plume.

Bangui le 2/2/26 date de publication